

Alexandre DORNA\*

## MATÉRIAUX POUR L'ÉTUDE DU DISCOURS POLITIQUE POPULISTE

**Résumé.** Le discours politique populiste est difficile à examiner sans remonter aux sources et aux tendances profondes de son émergence : la crise de la société moderne, les dysfonctionnements de la démocratie représentative, les transformations des identités individuelles et nationales, l'influence perverse des médias, aussi que les tensions idéologiques qui marquent la présence des mouvements populistes et de leurs leaders charismatiques. La démocratie représentative contemporaine est devenue une menace pour l'identité collective au nom des droits des identités individuelles, sous la pression d'un processus de mondialisation des marchés qui, d'une part, actualise les sentiments de méfiance et provoque l'affaiblissement des cultures nationales, et, d'autre part, impose des modes d'uniformisation à grande échelle. Dans ce contexte émerge un populisme „nouveau“ qui peut être caractérisé par les observations suivantes: (a) le populisme n'est pas un simple mouvement de masse, mais la réponse des masses à l'action (jugée courageuse) d'un homme charismatique; (b) le populisme n'implique pas nécessairement une effervescence sociale, mais la volonté farouche de rupture; (c) le populisme émerge toujours associé à une situation de crise sociétale; (d) l'hypermédiatisation de la politique permet au néo-populiste de se passer des médiations institutionnelles et de court-circuiter le système politique; (e) l'émergence d'une nouvelle extrême-droite „post-moderne“ et plutôt „postfasciste“ que „néo-fasciste“; (f) l'attitude populiste est la constituante de toute politique démocratique, c'est-à-dire il n'y a pas de discours politique sans référence au peuple; (g) le plus poignant et insondable de la réalité populiste est le fond émotionnel qui l'anime; (h) il y a dans l'appel au peuple l'évocation des grands mythes fondateurs; (i) la figure la plus classique du populisme politique reste celle de l'homme providentiel charismatique; (j) le leader populiste se distingue d'autres types charismatiques par la plasticité pragmatique et l'habileté émotionnelle exubérante avec laquelle il féconde le temps du changement; (k) la dynamique populiste se fonde sur un processus d'affiliation imitative entre le leader et les suiveurs; (l) le leader charismatique populiste possède une grande maîtrise des émotions et dégage une sympathie contagieuse. L'homme politique populiste (comme Jean-Marie Le Pen, Alexandre Loukachenko et Hugo Chavez) est un homme de la situation, un maître des paroles et un formidable agent de changement, très calé en toutes les fonctions discursives (structurante, décisionnelle, pédagogique, thérapeutique, rhétorico-persuasive, de propagande, identificatoire et prospective). Le discours auquel il recourt a trois éléments sociolinguistiques constitutifs – le poids des mots, les figures rhétoriques et l'emprise idéologique – et reste, dans la forme, probablement, le plus proche de l'ancienne rhétorique et sûrement le plus proche des résidus des discours politiques.

---

\* Profesor de psihologie socială la Universitatea din Caen (Franța). Autor al mai multor articole și cărți privind liderul charismatic și populismul. *Doctor honoris causa* al Universității de Vest „Vasile Goldiș“ din Arad.

Si l'étude du discours politique reste depuis longtemps dominée par les diverses approches linguistiques, auxquelles il faut aujourd'hui ajouter les nouvelles tendances néocognitivistes, une impasse théorique (nous) semble s'installer dans la durée. Le retour à la rhétorique littéraire (Grize, 1971), à la logique argumentative (Perelman & Olbrechts-Tyteca, 1958; Vignaux, 1976), à la pragmatique (Reboul & Moeschler, 1998) ou à la psycho-linguistique sociale (Ghiglione *et al.*, 1986) n'arrive pas à la débloquent ou à creuser une nouvelle voie. Question de temps, peut-être. Mais, sans doute, un effort est-il à faire pour dégager d'autres éléments d'analyse et pour les rendre compatibles avec une appréhension d'ensemble des variables en jeu. Avec, d'abord, la mise en place d'une méthodologie ouverte et libérée des formalismes („fascistes“, dirait R. Barthes) internes à la langue.

Cela n'est pas un reproche, bien qu'il ne soit pas nouveau. Non sans peine, une règle semble s'imposer de manière pratique : toutes les fois qu'un processus sociétal tend à être expliqué uniquement par un phénomène langagier, on peut être quasi-certain que l'interprétation a de fortes chances d'être fautive. Car, à force d'avoir escamoté le problème, plusieurs sources d'information ont été évincées des analyses linguistiques du discours, notamment : la prise en compte de l'état général de la société à un moment de crise profonde; la nature du discours politique en lui-même, dont les résidus gardent la trace des valeurs et des sentiments des peuples; et le besoin de considérer dans leur ensemble les rapports entre discours, idéologie, psychologie et culture. Sans oublier les médiations, dont la télévision représente l'avant-poste. Un journaliste, F. H. de Virieu (1994), s'explique avec lucidité à ce sujet : „La grammaire télévisuelle, c'est l'image, le spectacle. Donc, elle favorise les candidats populistes au détriment de ceux qui essaient de faire réfléchir leurs concitoyens, de les faire participer à la vie publique et de les intéresser à l'avenir.“

Difficile, donc, d'examiner le discours politique (ici, populiste) sans remonter aux sources et aux tendances profondes de son émergence : la crise de la société moderne, les dysfonctionnements de la démocratie représentative, les transformations des identités individuelles et nationales, l'influence perverse des médias, autant que les tensions idéologiques qui marquent la présence des mouvements populistes et de leurs leaders charismatiques.

## **1. Crise démocratique : malaise identitaire et populisme rampant**

La démocratie représentative est en crise. C'est un constat largement partagé mais soigneusement maquillé au fur et à mesure que les projets idéologico-politiques engendrés par la modernité échouent. Nombreux sont les penseurs à montrer les inconséquences, voire les dangers, de l'interprétation moderne de la démocratie. La puissance des nouvelles oligarchies qui administrent la „gouvernance“ actuelle est directement proportionnelle à la faillite du projet social du camp des démocrates. Or, le paradoxe actuel est non seulement que la survie de ce

régime bâtard s'est imposée comme un horizon indépassable, à l'échelle planétaire, mais qu'il s'est identifié à une forme idéologique particulière : le libéralisme philosophique et économique. Malaise d'un „contretemps“ (Namer, 2003) presque inattendu, donc.

### **Les malaises de la démocratie représentative**

La démocratie moderne a émergé des efforts pour changer le modèle de société hérité du Moyen Age. La défense de l'individualisme fut un impératif historique, la philosophie libérale, un principe, dont l'utilisation conceptuelle s'est étendue idéologiquement à l'épistémologie scientifique. Pourtant, aujourd'hui, le bilan se révèle peu concluant : la société reste bloquée, l'action politique manque d'énergie, voire de courage, et la philosophie (psychologique) libérale engendre un individualisme qui débouche sur le conformisme. La machine est „grippée“. La „gouvernance“, nouvelle oligarchie technocratique, fait de la gestion à la „petite semaine“ une vision politique pragmatique, dont la conséquence est perceptible à l'œil nu : les élites sont déboussolées et les masses sont devenues désenchantées, le discours politique est vidé de projets, le marasme l'emporte sur les idées d'innovation.

La nature centripète de la crise sociétale provoque un formidable télescopage des valeurs, des croyances, des économies, des rôles, des morales, des mentalités, des significations... jusqu'au point de ré-inventer les conditions de la „machia-vélisation“ du politique et du retour – *mutatis mutandis* – à un nouveau „Léviathan“ par la pratique ambiguë de la formule (libérale) du plus grand bien pour le plus grand nombre.

Le philosophe Baudrillard (1987), non sans malice et avec beaucoup de sarcasme, évoque l'état de „ménopause“ de la démocratie. Les „symptômes“ semblent lui donner raison, mais la métaphore est plus proche des effets pervers du fonctionnement social. L'analyse du paradoxe démocratique moderne montre comment, au sein de la démocratie elle-même, se sont constitués des groupes de pouvoir qui confisquent l'opinion de tous et la remplacent par la volonté de quelques-uns: l'oligarchie. Il y a presque un siècle, R. Michels (1911), dans une enquête toujours valable, avait formulé le principe de „la loi d'airain“ de l'oligarchie des organisations. Ce principe s'est imposé au cœur même des organisations (politiques et syndicales) destinées à incarner un projet démocratique alternatif. Ainsi, les nouvelles oligarchies, tout en gardant la forme et les décors du modèle d'origine, se sont transformées en régimes éclairés, mais fortement anti-démocratiques. Les conséquences sont bien connues: l'étouffement des opinions individuelles au nom d'une majorité virtuelle, l'instauration de cliques rivales au nom des opinions silencieuses et la revendication des biens particuliers et corporatistes au nom d'une théorie de la liberté de chacun.

La démocratie représentative contemporaine est devenue une menace pour l'identité collective au nom des droits des identités individuelles, sous la pression

d'un processus de mondialisation des marchés qui, d'une part, actualise les sentiments de méfiance et provoque l'affaiblissement des cultures nationales, et, d'autre part, impose des modes d'uniformisation à grande échelle.

### **La question identitaire: quelques points de repère**

Erikson (1968) a proposé d'étudier l'identité sous l'angle de sa double nature, „ego identité et groupe identité“: c'est la contradiction entre le désir des individus et le pouvoir de la société. L'équilibre politique, toujours instable, capable de maintenir la tonicité sociale, suppose une unité personnelle (subjective) et une continuité temporelle (objective). C'est là que niche le sentiment de „plénitude ou totalité“ dans lequel la plupart des membres d'une société se reconnaissent. Ce sont les institutions sociales qui apportent, en permanence, aux individus, les réconforts collectifs face aux angoisses du passé et du présent. L'identité collective est un besoin de se sentir en sécurité à l'intérieur d'un monde. Ici, ce sont les croyances identitaires collectives qui lient les uns aux autres de manière significative, devant les forces négatives de la désunion. Il n'est pas étonnant que la religion (re-lie) restaure à des intervalles réguliers, rattachés aux crises du cycle de vie, de nouveaux sentiments de totalité.

D'un autre côté, Tajfel (1978), psychologue social cognitiviste, conçoit l'identité sociale comme l'ensemble des traits psychologiques des individus (sentiments, croyances, intérêts intellectuels, goûts et préférences) composant un groupe humain, sans oublier leurs interactions formelles et informelles.

Les sociologues (Parsons autant que Durkheim, Cooley que Mead) accordent une importance considérable au lien social: l'identité est analysée comme un réseau intégratif de rôles individuels en réponse aux attentes du milieu social et des institutions. Question fondamentale pour établir la cohésion et l'unité d'action d'une société régie par des principes et des lois communes, car ces conventions justifient et maintiennent un ordre dans les rapports socio-psycho-culturels.

Pour mieux comprendre rappelons quelques critères importants du passage de l'identité individuelle à l'identité collective. À savoir, les éléments suivants:

- a) La présence d'un nom commun pour exprimer l'essence de la communauté à laquelle le sujet est associé;
- b) Des mythes fondateurs explicatifs parlant des origines communes remontant dans le temps et les situant dans l'espace;
- c) Des souvenirs historiques et des références aux héros, événements et commémorations;
- d) Des traits culturels partagés tels que religion, coutumes, langue, mémoire;
- e) Des liens symboliques unissant les vivants avec les ancêtres;
- f) Des sentiments de solidarité intra-communautaire forts.

Evidemment, certains de ces critères peuvent changer avec le temps. De même, le nom de la communauté peut disparaître au cours des années. La référence à cette

catégorie aide à se définir et se différencier dans les périodes de transition, dans l'ambiguïté de ce qui n'est plus et de ce qui n'est pas encore. Quant aux mythes, ils font partie d'un discours sous forme de mémoire culturelle où se mêlent les faits et les fictions, afin de donner une cohérence à l'ensemble. Le socle du discours politique identitaire est une sélection d'événements vraisemblables, afin d'occulter les dissemblances et de renforcer l'expérience globale de la communauté. Ce qui divise est minimisé et les éléments d'unité sont mis en relief.

Par ailleurs, la dynamique identitaire introduit l'amalgame des expériences individuelles et de la présence des figures représentatives (héros, leaders, actes, accidents, légendes, souvenirs, etc.) dans le contenu des narrations. C'est justement pour cette raison que le discours historique est la source de reproduction des images et des croyances, le soutien des valeurs et des formes de la sociabilité collective. Rien d'étonnant que le discours culturel commun puisse nourrir et donner sens aux discours politiques et, en période de conflits, mettre en avant les différences inacceptables et les ressemblances souhaitables. Enfin, c'est bien là que les liens de solidarité forment un filet de sécurité pour les membres de la collectivité.

Nul ne peut rester indifférent à une crise profonde d'identité. Car, pour qu'elle soit résolue individuellement, des identifications collectives nouvelles sont nécessaires au milieu d'une quête confuse des rôles et des figures de leaders choisis en dehors des cercles intimes. L'identité constitue donc, en dernier ressort, une sorte d'„anima“ régulatrice où l'individuel se rapporte à la société dans son ensemble, pour former une entité symbolique commune, dont l'existence est reconnue par tous et la définition portée par chacun. C'est là que le discours populiste puise ses contenus et les interprète, sous la pression des intérêts généraux, notamment en période de modernisation (technico-économique) du système social au cours de laquelle la société politique „oublie“ de guider et de clarifier les choix de l'individu.

### **Le populisme „nouveau“: quelques observations de circonstance**

La vague néopopuliste est mondiale et récurrente; impossible donc de recenser ici l'ensemble des leaders et des mouvements qui fourmillent sur tous les continents. Un panorama de l'état de la question se trouve dans plusieurs ouvrages, notamment: Niqueux et Dorna (2004), Ihl *et alii* (2003), Taguieff (2002).

Faut-il rappeler que le discours populiste s'installe dans un moment de souffrance et d'attente pour une grande partie de la société dans une période de crise prolongée en quête d'issue.

La parole des leaders populistes s'appuie sur une dynamique volontariste de rupture avec le *statu quo*. Il y a là une alchimie des éléments rationnels et émotionnels que l'analyse ne doit ni escamoter ni oublier, sous peine de jeter le bébé avec l'eau sale de la baignoire; il est toutefois indispensable de concevoir la

parole politique comme un puissant outil de transformation des faits et des idées. Car c'est l'action physique et verbale d'interpeller le pouvoir en place, ses fondements et sa politique au nom de tous.

Nul doute que l'histoire du populisme soit contradictoire et fuyante, ni non plus que le discours populiste obéisse à des règles à géométrie variable. Cependant, plusieurs observations, déjà développées par ailleurs (Dorna, 1999), permettent de tirer un portrait assez vraisemblable et des mouvements et des discours populistes.

*Première observation:* le populisme n'est pas un simple mouvement de masse, mais la réponse des masses à l'action (jugée courageuse) d'un homme charismatique. Le style du leader compte pour beaucoup, car la forme entraîne le fond. C'est le jeu de la séduction et du savoir-faire, de la finesse dans l'esquive, du contact direct et chaleureux. L'énergie étant contagieuse, la dimension anti-dépressive du charisme n'est pas absente. Le leader charismatique épouse la rhétorique, mais rarement la démagogie, et, si l'imposture guette le chef démagogue, la démesure accompagne le leadership populiste.

*Deuxième observation:* la caractéristique principale du populisme n'est pas l'effervescence sociale, mais la volonté farouche de rupture. Le ciment qui le fonde n'est pas sociologique, mais psychologique, véritable socle sur lequel tous les autres composants (sociologiques et économiques) se mettent en place pour former un nouveau monde imaginaire. L'appel populiste s'adresse à tout le peuple, à tous ceux qui subissent en silence l'impasse et la misère réelle ou virtuelle. Il y a dans cet appel l'évocation des grands mythes fondateurs, c'est là sa puissance et sa raison d'être. Les symboles jouent ici un formidable rôle de reconnaissance.

*Troisième observation:* le populisme émerge toujours associé à une situation de crise sociétale. Sa signification se trouve en amont lorsque le fonctionnement de l'État s'est rendu hermétique au peuple et la classe politique coupable d'une confiscation sournoise du pouvoir. Cela s'accompagne d'un épuisement culturel et idéologique, d'un manque de confiance dans l'avenir et d'une dose létale de conformisme. La cohésion sociale (nationale) cesse d'être un rempart contre le processus de désintégration et l'action corrosive de l'immobilisme des institutions. D'où la sensation de vieillissement. En réalité, il y a une absence de projet commun. C'est l'enchaînement de trois facteurs: la déception, la frustration et l'attente. La croyance dans le gouvernement se fissure et l'avenir fait peur. Le doute se transforme en silence politique complice et en individualisme étroit. Il y a un sentiment diffus et contradictoire d'ordre et de changement.

*Quatrième observation:* L'hyper médiatisation de la politique permet au néo-populiste de se passer de médiations institutionnelles et de court-circuiter le système politique. Ce qui est nouveau, dans le cadre du phénomène néo-populiste, se résume dans un mot-clef: médias. La forme émotionnelle l'emporte ici sur la parole réfléchie. En effet, le populisme contemporain est en grande partie un fait

médiatique. Les nouvelles technologies de la communication ont favorisé la mise en place de nouveaux rites de lutte politique, où la personnalité et l'influence des hommes politiques se mesurent par la popularité de leur image télévisuelle. Ainsi, l'espace public proposé par les plateaux de télévision se situe-t-il en dehors du champ classique de la politique institutionnelle, voire des parlements.

Chacun sait jusqu'à quel point la télévision a réduit le contenu du message politique à une image minimaliste, où l'émotion, la séduction et la manipulation des effets rhétoriques occupent la place centrale. C'est une pseudo-politique de l'instantané, de désir sans médiation ni réalisation. En conséquence, le champ du nouveau populisme est plus large que la simple présence des formations „populistes“. Les sociétés de consommation sont soumises aux règles du marketing et de la satisfaction immédiate, c'est pourquoi les hommes politiques et les hommes de communication ne font pas l'économie des promesses démagogiques concernant les grands thèmes de préoccupation nationale: l'insécurité/violence, l'immigration/invasion et la croissance économique/chômage. Les leaders font croire qu'ils peuvent changer la réalité par la seule puissance de la parole, face à un scepticisme grandissant du public-cible.

*Cinquième observation:* Les mouvements nationaux populistes contemporains en Europe présentent tous, avec des inflexions, les traits suivants:

- 1° l'appel personnel au peuple lancé par le leader;
- 2° l'appel au peuple tout entier – à l'exception des élites illégitimes, soupçonnées de „comploter“ –, donc la visée du rassemblement national;
- 3° l'appel direct au peuple authentique, resté „lui-même“ (c'est-à-dire ayant conservé son identité nationale);
- 4° l'appel au changement, impliquant une rupture purificatrice avec le présent („le système“, supposé „corrompu“), inséparable d'une protestation anti-fiscale (parfois liée à l'exigence de référendums d'initiative populaire);
- 5° l'appel à débarrasser le pays des éléments supposés „inassimilables“ (nationalisme d'exclusion, à dominante anti-immigrationniste).

Si ces éléments sont partagés par l'ancien et le nouveau populisme, force est de reconnaître que le vecteur du nouveau est l'utilisation pervertie des médias.

On peut y voir également la multiplication de ces nouveaux partis-mouvements et l'émergence d'une nouvelle extrême-droite „post-moderne“ et plutôt „postfasciste“ que „néofasciste“, comme le disent certains militants de gauche.

*Sixième observation:* L'attitude populiste est la constituante de toute politique démocratique: il n'y a pas de discours politique sans référence au peuple. C'est un phénomène de transition éruptif et presque éphémère, qui se développe sous la pression d'une crise généralisée devenue chronique. C'est le désarroi des masses populaires devant l'immobilisme d'une aristocratie d'État au pouvoir, qui se considère compétente et propriétaire des lieux. Le populisme est associé, soit à l'échec des régimes autocratiques, soit à l'échec des régimes démocratiques corrompus.

C'est le manque de liberté autant que la désillusion de l'égalité qui poussent les masses vers d'autres issues.

*Septième observation:* Le plus poignant et à la fois le plus insondable de la réalité populiste est le fond émotionnel qui l'anime. Les travaux de Golemen (1995) font penser à l'intelligence émotionnelle des leaders populistes. Les anciens travaux (aujourd'hui oubliés) de Ribot parlent d'une rationalité affective à travers laquelle se manifeste une sorte de logique des sentiments. C'est probablement là que l'étonnante vitalité que dégage le populisme est, en ultime analyse, plus une sonnette d'alarme affective qu'une explosion de violence destinée à tout emporter sur son passage, comme le craignent ses adversaires. Sans doute peut-elle devenir une lame de fond: une réaction de colère et de méfiance envers les institutions.

*Huitième observation:* Il y a dans l'appel au peuple l'évocation des grands mythes fondateurs. C'est là sa force et sa raison d'être. Les symboles jouent un rôle de reconnaissance, formidablement accéléré par l'espérance d'un retour à l'équilibre d'antan. Formidable vieux chantier en pleine expansion, le leadership est une notion capitale qui traverse toute la problématique de l'homme et de la cité. C'est le vecteur psychologique fondateur de toutes les organisations qui composent la structure sociale. Ce n'est pas un hasard que la question du leadership se trouve dans l'œil du cyclone de la crise globale de la modernité. L'idéal d'autonomie de l'homme moderne se décompose ainsi que le système qui lui donne sens. Le conformisme a épousé l'individualisme et le *statu quo* rend la situation tendue entre une masse dans l'attente d'un sauveur et une élite de moins en moins en phase avec la réalité concrète.

*Neuvième observation:* La figure la plus classique du populisme politique reste celle de l'homme providentiel charismatique. Le style de ce leadership est un jeu de séduction et de savoir-faire, où la démesure du pari s'accompagne d'une énergie extraordinaire et d'une vision d'avenir. Le leader populiste émerge d'une manière abrupte, apparemment de nulle part, sans appareil structuré ni doctrine élaborée. Un self-made man. Populaire par sa démarche autant que par son langage, il incarne la tradition de la terre et l'innovation technique, avec une farouche volonté de contestation. Ce n'est pas un prophète, encore moins un César, mais quelqu'un qui traverse le firmament social et politique comme un météore, avec beaucoup de prestance et une parole fracassante.

Quelques chercheurs pensent (House, 1992; Rondeau, 1986; Barbuto, 1997) que le leader charismatique assume un rôle de transformation. Quatre points sont ainsi évoqués:

- l'inspiration: le leader incite les membres du groupe à se dépasser eux-mêmes pour la réussite de l'ensemble;
- la considération: le leader agit comme un mentor auprès de ceux qui ont besoin d'aide pour se développer;



- l'encouragement: le leader stimule de nouvelles manières d'envisager le changement de croyances et de valeurs;
- l'identification: le leader représente, à la fois, l'incarnation d'un projet collectif et la volonté d'entraîner l'adhésion du plus grand nombre.

*Dixième observation:* Le leader populiste se distingue d'autres types charismatiques (Dorna, 1998) par la plasticité pragmatique et l'habileté émotionnelle exubérante avec laquelle il féconde le temps du changement. Son attitude de base est celle du grand frère proche qui cherche le contact direct et le dialogue avec tous. La communication est horizontale et chaleureuse. Les échanges sont ouverts, vivaces, directs. C'est l'image vivante de l'homme disponible, simple, qui apparaît sans affectation ni calcul.

*Onzième observation:* La dynamique populiste se fonde sur un processus d'affiliation imitative entre le leader et les suiveurs. Il y a chez ces derniers une sorte de mélange de rationalité et d'affectivité, résidant dans l'intérêt partagé, la soumission et l'identification, afin de bénéficier quelque peu – par ressemblance – d'aura et de prestige auprès des autres. Il n'est pas inutile d'insister sur un autre point de la relation imitative: bien que la masse ne „fabrique“ pas le leader, elle lui préexiste au sein d'une culture et d'une situation partagées. C'est là, en dernière analyse, qu'on peut chercher le sens de l'imitation, les limites de la rationalité et l'emprise des mécanismes d'autorité. Le leader populiste charismatique, au demeurant, ne fait que tirer profit, s'il est habile, de sa maîtrise des éléments de la situation que lui sont favorables.

*Douzième observation:* Le leader charismatique populiste possède une grande maîtrise des émotions et une capacité à manipuler les cordes les plus sensibles de l'affectif autant qu'à dégager lui-même une sympathie contagieuse. Ce n'est pas seulement un trait de caractère, mais une forme de savoir, savoir qui s'apprend et se développe, même tardivement (Goleman, 1995). Il faut rappeler que la logique du syndrome néo-populiste est de nature affective. Aussi le discours explicatif purement rationnel ne suffit-il pas. Encore pis: il induit des erreurs de diagnostic et néglige, par méconnaissance, les données subjectives, c'est-à-dire les vraies questions d'une société en crise.

Il peut paraître naïf de rappeler que la logique de la raison dérape au niveau des explications sans la prise en compte de la logique du cœur. En fait, incontestablement, c'est là que se situe le talon d'Achille de la science politique classique, et encore davantage de la pratique discursive des élites gouvernantes, trop prises dans le carcan technocratique et la mécanique calculatrice d'une pensée unique. La psychologie politique du discours retrouvera là autant sa raison d'être que son terrain de prédilection.

### La rhétorique politique par médias interposés

La vie politique contemporaine se trouve dans une crise dans laquelle la technologie joue un rôle inattendu. L'emprise des grosses machines de communication (publicité, sondages, presse) a profondément modifié la manière de faire de la politique et, par ricochet, personnalisé davantage le processus. Personne ne reste indifférent à l'image médiatique, car elle apporte aux hommes politiques à la fois la notoriété et la visibilité. De fait, la mémoire collective est pleine d'images télévisuelles, dont le contenu est de plus en plus „formaté“. Une seule image cathodique peut faire ou défaire une carrière politique et donner à une personne une force presque hypnotique avec un contenu discursif réduit à 30 secondes de parole. Car le pouvoir persuasif à la télévision repose beaucoup plus sur l'impact de l'émotion que sur la construction raisonnée d'un message d'idées. Le *pathos* l'importe largement sur le *logos*.

Les réflexions de Bourdieu (2000) à ce sujet sont révélatrices d'un malaise intellectuel. Le petit écran ne facilite pas l'augmentation du niveau culturel ni la pensée critique. Au contraire, il y a, là, nivellement par le bas et conformisme par le haut. Plus précisément, la télévision – écrit Bourdieu – peut cacher des choses importantes tout en le montrant. „Et de fil en aiguille, la télévision qui prétend être un instrument d'enregistrement devient instrument de création de réalité.“

Inutile d'insister sur les importantes observations, quoique déjà anciennes, de McLuhan condensées dans sa formule célèbre: le médium est le message. Car les médias sont loin d'être une simple caisse de résonance de la parole politique. A ce sujet, chacun sait que plusieurs éléments s'articulent pour augmenter la puissance du médium: les médias amplifient de manière perverse les paroles politiques, en produisant des images sélectives dont les contenus sont généralisables parfois de manière outrancière. Sans oublier que certains propriétaires de médias sont devenus aussi des responsables politiques hautement placés. Le cas de S. Berlusconi est notoire. De plus, d'autres variables parasitaires pèsent lourdement: les filtres des agences d'information et des comités de rédaction, et, enfin, les paradoxes de la mondialisation de l'information.

La télévision est devenue l'*agora* du spectacle politique et de la „culture marchandisée“. Un journaliste, F. H. de Virieu, concepteur et animateur de „L'Heure de vérité“ (prestigieuse émission des années 80 et 90), révèle les dessous de la scène lors d'un entretien (Ghiglione & Bromberg, 1998) fort illustratif. Écoutons-le: „Ce que je veux, c'est permettre aux gens de faire un peu de „shopping“ démocratique. Je leur montre un „produit“. Je leur dis: voilà l'article. Il est comme ça, il pense comme ça, il se comporte comme ça. Regardez ses yeux, regardez son visage, est-ce que vous le prendriez en auto-stop en quelque sorte...“ Et, plus loin, il s'explique avec lucidité sur son propre rôle: „Les journalistes sont les plus grands responsables de la pensée unique, du rétrécissement du champ de la réflexion.“

Le constat est lapidaire: les médias se sont approprié l'espace public et, par ricochet, une poignée de journalistes peut manipuler l'opinion et gérer les images des hommes politiques. Le petit écran fait éclater les valeurs républicaines et valorise la culture du narcissisme. C'est la cristallisation de la post-modernité avec ses troubles et sa cohorte de sentiments de vide, de solitude, d'insatisfaction, de frustrations et d'avidités mesquines. Syndrome psychologique d'une crise de déconstruction. C'est pourquoi l'analyse du discours politique ne peut pas se contenter de quantifier les mots et de noter les occurrences. La compréhension qualitative de ses liens avec la réalité sociétale s'impose, sous peine de se contenter d'une „anatomopathologie linguistique“, laquelle peut tout décrire sans rien expliquer, et encore moins prédire. Le peu d'informations sur les effets de la parole politique en est une des preuves.

## **2. Le discours politique: repères, marqueurs et autres indices**

L'étude du discours politique s'est inscrite, ces dernières années, à tort ou à raison, dans le mouvement des idées et des méthodes des (micro) théories issues de la linguistique contemporaine. Ainsi, pour les analystes du discours, le discours a comme objet le discours lui-même. D'où la tendance de la recherche à réduire la parole politique (discours naturel) aux mécanismes classiques de la langue.

La tâche se révèle alors une véritable déambulation dans un territoire où les méandres du langage et de ses dérivations font que l'objet risque de s'évaporer entre les effets pyrotechniques et la fascination qu'exercent le paradigme cognitivo-langagier et le retour insidieux de la philosophie de l'esprit. C'est une tentative pour revenir – mutatis mutandis – aux recherches de mécanismes logiques, abstraits et rationnels, forcément attribuables à un sujet individuel-universel, dont la référence obligée reste l'appréhension des règles de la grammaire, du lexique, de la phonétique, de la morphologie et de la sémantique. Or, sans nier l'intérêt d'une approche psychologique-cognitive du discours, au sens large du terme, c'est la nature même du discours politique qui (nous) oblige à reconnaître et à mettre en avant d'autres paramètres tout aussi importants: la société et ses dysfonctionnements, les situations historiques, les enjeux de pouvoir, la culture et ses normes, le „tempo“ des processus sociaux, les projets collectifs, les sentiments partagés ou sujets à polémique. Le discours politique est ici une parole qui se „fabrique“ plutôt dans le „dehors“ que dans le „dedans“ des sujets politiques, surtout au sein d'une dynamique complexe d'interactions, intelligible et cernable à condition de tenir à l'idée suivante: l'analyse du discours politique in situ se trouve doublement surdéterminée, en amont, par le poids des antécédents psycho-socio-culturels, qui agencent l'histoire et le vécu de la communauté humaine; en aval, par les perceptions de l'avenir, les craintes et les projets collectifs, dans un cadre concret d'existence. Voilà donc un regard plus large fait d'une certaine

distanciation, d'une compréhension de l'état de la cohésion sociale, du régime politique en place et surtout des idéologies (visions d'ensemble) qui constituent, forment et déforment les continuités et les ruptures dans le cadre d'une même civilisation. C'est là que prend son élan et toute son importance l'approche que nous attribuons à la psychologie politique (Dorna, 1998: 2004) au cœur des sciences humaines et sociales, se réclamant d'une posture heuristique transversale et intégrative, descriptive et critique, afin d'embrasser les aspects psychosociologiques de l'interaction communicative dans son contexte immédiat et lointain, pour mieux cerner et évaluer les éléments intellectuels et émotionnels qui font de la parole politique une *praxis* à visée persuasive.

Certes, bien que ce ne soit pas ici l'endroit pour montrer la portée et les limites de ces questions, il faut rappeler la nécessité de situer le discours politique dans un cadre historique et culturel. Encore davantage lorsqu'il s'agit du discours populiste qui ne peut pas être analysé indépendamment de la situation de crise, de la problématique de l'identité nationale et de la présence d'une contestation du *statu quo* à un moment historique donné, quoiqu'il faille certains critères utiles pour mieux cerner la thématique.

En attendant l'élargissement de la vision d'ensemble dans l'étude du discours politique, certains travaux et études empiriques (Ghiglione *et alii*, 1996, 1989; Dorna, 1996, 1991) ont permis d'affirmer quelques prémisses encourageantes:

- la parole politique renvoie aux mécanismes de l'influence et de la persuasion sociale;
- le discours politique vise des buts précis: faire agir autrui dans le sens souhaité par la source;
- le processus de persuasion discursive se place devant un enjeu quelle que soit son importance;
- le discours politique se structure sous la forme des patterns stratégiques, dont les traces langagières sont repérables par une analyse de la forme du texte;
- les logiques de persuasion langagières sont mises en œuvre en fonction de la situation d'interlocution;
- la parole politique s'articule sur la base d'une logique du vraisemblable plutôt que du vrai;
- l'utilisation des effets discursifs émotionnels fait partie inhérente de la parole politique;
- les formes discursives (réfléchies ou spontanées) sont surdéterminées par l'histoire et la culture de la société concernée.

Les habiletés discursives de l'homme politique s'accompagnent d'un répertoire de comportements fortement adaptés au rôle de porte-parole et de guide des masses.

## L'homme politique populiste et ses rôles discursifs

Ce qu'il convient sans doute de retenir des mouvements populistes est leur „nécessité“ stratégique d'hommes „porte-parole“ capables d'ordonner une certaine vision du monde, et de la faire partager par le plus grand nombre. Tout au long de l'histoire des peuples, on trouve la présence d'hommes aux qualités de commandement extraordinaires, qui, en assurant la transformation (devenue nécessaire) des règles de coexistence sociale et politique d'une société, se hissent au rang de constructeurs de mythes fondateurs. C'est l'homme qu'il faut, au bon moment et à la place nécessaire. En un mot, c'est l'homme du dépassement d'une situation bloquée. Certains de ces hommes sont des sujets aux grandes qualités, mais ce sont les conditions extraordinaires de la situation de crise qui les façonnent et les poussent à se surpasser et à anticiper. D'où notre intention (Dorna, 1998) de les incorporer dans le cadre d'une typologie charismatique.

Comment les décrire dans leur rapport à la problématique du discours ? Schématiquement:

- C'est un acteur stratégique dont la parole est un outil de persuasion. Il s'approprie le langage, afin de transformer ses rapports avec autrui, de convaincre et de rompre avec l'enfermement des sociétés politiques.
- C'est un constructeur de réalités discursives (*mundi imago*) en conformité avec ses buts. La parole lui permet de refuser le monde unique et le *statu quo* considéré comme une fatalité.
- C'est un conquérant dont les habiletés discursives lui ouvrent les portes du cœur des peuples.
- C'est un négociateur habile et rusé qui sait s'adresser avec la même aisance et la même cohérence à toutes les catégories sociales.

En un mot: homme de la situation, maître des paroles et formidable agent de changement, rompu à toutes les fonctions discursives.

## Les fonctions du discours politique

Le discours politique exprime la volonté d'approbation et/ou de refus (prescriptif/valoratif) dont l'objectif est d'organiser la société, à un moment donné, autour de valeurs fortes, par la recherche de l'adhésion majoritaire des membres d'un groupe. Il possède une connotation idéologique qui le caractérise par delà les oppositions classiques (conservateurs/progressistes; gauche/droite), afin de promouvoir une action collective sur la base de croyances fortement ancrées dans la mémoire collective. Plus précisément, Reboul (1980) fait du discours politique le véhicule par excellence des idéologies, dont les effets sont l'emprise et la manipulation des adhérents, autant que le rejet (voire l'exclusion dans des cas extrêmes) des adversaires.

Quelles sont donc ses grandes fonctions ?

- *La fonction structurante.* L'univers politique, par opposition à l'univers de la guerre, s'agence à travers le dialogue et l'échange d'opinions. Sans parole persuasive, nulle politique n'est possible. La cohésion sociale exige une cohérence cognitive et comportementale. L'idéologie politique agit en amont dans cette direction et remplit l'espace public en aval.
- *La fonction décisionnelle.* Le discours joue un rôle essentiel dans les prises de décisions, car le politique a toujours besoin de produire du sens pour informer, persuader et convaincre les membres d'une communauté sociale organisée politiquement.
- *La fonction pédagogique.* La politique, surtout au niveau gouvernemental, implique une communication à la fois formative, instructive et éducative. Il s'agit de développer les activités d'instruction et de formation de l'esprit de la communauté politique, et d'apprendre à tous les usages de la société dans une perspective commune.
- *La fonction thérapeutique.* Le discours politique (à travers l'idéologie qu'il véhicule) apporte non seulement une cohérence, mais également une symbolique, capable d'organiser le sens collectif d'équilibre, d'assurance et de rationalisation, afin de surmonter les doutes et les états d'âme que les changements produisent chez l'individu.
- *La fonction rhétorico-persuasive.* On oublie parfois que la raison d'être du discours est de faire agir l'autre.
- *La fonction de propagande.* Le politique propage toujours des idées, et s'efforce d'accentuer, modifier ou changer l'opinion publique (*doxa*). Car le but est de discréditer, voire anéantir, les informations et les opinions de ses adversaires, voire de ses ennemis.
- *La fonction identificatoire.* Il y a dans le discours politique, lorsqu'il est réussi, une capacité à provoquer l'identification et à exprimer les représentations fantasmatiques constitutives d'un arrière-fond commun à un groupe, une culture ou une civilisation.
- *La fonction prospective.* Le discours politique (populiste de surcroît) est une construction prospective mettant en relief, par les jeux du langage, les antécédents de la situation (généralement critique) et, par-là, favorisant la prise en compte d'une certaine vision d'avenir dans l'appréciation des décisions du présent.

### 3. Le discours populiste: la ruse machiavélique et quelques indices discursifs

Loin d'être un discours quelconque, le discours populiste est en quelque sorte une „oraison“ exubérante de crise, généralement portée par des leaders perçus comme des „sauveurs“. Trop, peut-être, dans certains cas. Il y a ainsi dans la situation même les conditions pour le développement d'une attitude machiavélique du pouvoir et d'un discours où les zones de clair-obscur et les passions trouvent un terroir tout à fait favorable.

#### La machiavélisation de la pratique politique

Lors d'un compte-rendu de recherche (Dorna, 1996), une hypothèse a été avancée: l'attitude machiavélique peut s'avérer la face cachée de l'attitude démocratique. Si cette appréciation demande encore à être vérifiée, une chose est certaine: il y a une machiavélisation accentuée des appareils politiques et des rouages de la „gouvernance“ moderne. L'attitude rusée et surnoise du techno-politique, mise en évidence jadis par Machiavel, s'est installée à nouveau de manière saillante, *mutatis mutandis*, dans les pratiques du personnel politique des démocraties représentatives. Faut-il rappeler que le personnage machiavélique est un symptôme des situations de crise, dont la clef reste l'ambiguïté morale des rapports interpersonnels, les comportements de manipulation émotionnelle et le goût pour les rapports de force. Aussi les leaders néo-populistes actuels ont-ils quelque chose de commun avec les anciens „condottieri“ italiens du début de la Renaissance: la maîtrise des situations, la brutalité des méthodes, la volonté de pouvoir et une acuité émotionnelle remarquable. Le grand machiavélique ne se laisse pas arrêter par les conventions morales ou culturelles de son propre milieu. Ses atouts sont nombreux: la capacité de percer les points faibles d'autrui, le calme („tête froide“) et le manque d'engagements idéologiques forts. Ce qui lui donne une aura de force et de puissance lorsqu'il exerce le pouvoir.

Selon toute vraisemblance, les comportements machiavéliques se trouvent fortement renforcés dans les situations où l'ambiguïté règne. Faut-il rappeler que justement ce sont les situations de crise démocratique qui se révèlent les plus sensibles à l'ambiguïté. De plus, l'homme politique machiavélique, contrairement à la légende, n'est pas un „ordinateur“ froid et calculateur, rusé et sans scrupule. Il ne faut pas oublier que l'action politique des machiavéliques s'inscrit généralement dans l'ordre établi des choses.

Les expériences de Christie et Geis (1979) sont probantes. Ainsi les machiavéliques sont généralement gagnants surtout lorsque quatre conditions se trouvent remplies.

1. La situation est fortement ambiguë. En ce cas, il n'y pas d'objectifs communs bien définis.

2. La relation est un face à face. Une remarquable innovation technique a introduit un moyen d'amplifier la puissance de la communication de masse tout en développant des relations face à face: la télévision. Les foyers sont transformés en petite *agora* et la présence d'une personnalité politique s'impose de manière dérobée dans un climat de quasi intimité.
3. Les règles des échanges sont peu structurées. L'improvisation est toujours à l'avantage des machiavéliques.
4. L'engagement affectif des interlocuteurs. Tout excès d'anxiété chez les non-machiavéliques détériore leur performance et donne aux machiavéliques un grand avantage.

Le retour insidieux des personnalités machiavéliques sur la scène politique est l'un des indices majeurs de la décomposition des principes démocratiques. La pratique des élites intellectuelles, trop échaudées par l'échec des modèles utopiques, se limite de plus en plus à une sorte de conspiration du silence à l'envers. Ou parfois à une adhésion honteuse aux pratiques de l'ingénierie sociale et à la survalorisation du savoir des experts comme levier unique de la bonne gestion des affaires de l'État. D'où la platitude d'un réalisme cynique et la réticence à tout engagement militant. Éléments épars, certainement, mais qui peuvent également jeter une lumière inattendue sur les fonctions du discours politique.

### **Le poids des mots, les figures de style et l'emprise idéologique**

La prise en compte des attitudes machiavéliques peut se révéler fort utile pour l'appréciation de celles des sujets populistes. Plusieurs indices langagiers en témoignent: la forte fréquence des verbes factifs, la personnalisation du discours, et l'utilisation fréquente des modélisations. La prise en charge du discours à la troisième personne du singulier. La manière simplifiée de l'expression (pauvreté de vocabulaire, élimination des concepts abstraits et des raisonnements logiques complexes), les phrases courtes et la présence de nombreuses formules argumentatives. Les propositions et les images sont récurrentes. Mais le signe distinctif est la tendance à composer des blocs argumentatifs, soit en termes positifs, soit en termes négatifs, et à les alterner, afin de donner une impression d'équilibre. Ces pistes forment un syndrome d'indices discursifs propres à la parole populiste qui seront évoqués un peu plus loin.

De plus, sans entrer trop dans les détails, d'autres éléments sociolinguistiques font partie de l'ossature du discours populiste. Ils méritent d'être rappelés.

À savoir:

*Le poids des mots.* Prenons une histoire tristement connue. Tout le monde ou presque a cru que le moyen le plus puissant du totalitarisme nazi fut l'idéologie de la haine contre les juifs et les bolcheviques exprimé avec véhémence et non sans talent par Hitler lui-même. Or, V. Klemperer (1947-1996), philologue et victime de



ce drame, nous montre que l'unité d'analyse de la propagation massive de l'idéologie n'est pas proprement le discours, mais les mots qui se sont implantés partout. Il juge ainsi que, bien plus que les concepts, ce sont les mots les tyrans les plus puissants.

Écoutons-le: „Combien de fois n'ai-je pas entendu le bruit des cartes qui claquaient sur la table et les conversations à voix haute au sujet des rations de viande et de tabac et sur le cinéma, tandis que le Führer ou l'un de ses paladins tenaient de prolixes discours, et après on lisait dans les journaux que le peuple tout entier les avait écoutés attentivement.“ (p. 39)

En revanche, le vrai secret de l'emprise de la propagande et de la persuasion réside dans les mots qui cristallisent l'état émotionnel du moment, et reconstruisent les valeurs communes, jusqu'à provoquer une perversion cognitive et développer une volonté d'exclusion, de haine de l'autre. Ce sont aussi les mots à la gloire des symboles, et qui appellent à la fusion groupale.

Force est de reconnaître avec Klemperer que le discours inspiré par la logique formelle – adressé à la conscience et à la raison – ne déclenche pas l'enthousiasme et très peu l'adhésion immédiate, mais les mots qui touchent et actualisent les noyaux référents les plus ancrés dans la subjectivité collective. Ce sont eux qui possèdent les clefs des automatismes qui façonnent les sentiments jusqu'à former le langage émotionnel de base, d'autant qu'ils évoquent des processus refoulés. C'est un réseau verbal d'impressions, de vécus et de désirs, qui saisissent les choses de manière mystérieuse et globale. Et, par un processus d'effet „halo“, comme une sorte d'évidence (subjective), c'est la mise en scène de l'âme du peuple, voire de la nation.

Il faut encore insister sur une autre constatation précieuse. Ces mots-là ne sont nullement nouveaux, mais sont les mêmes qui forment le vocabulaire ordinaire, sauf qu'ils sont subtilement et progressivement détournés de leur valeur habituelle, et répétés de manière de plus en plus fréquente. Le langage totalitaire ne fait qu'exacerber les mécanismes psychosociologiques de rejet et d'appropriation du sens à travers des signes et des symboles reconnus. Le discours politique et la propagande ne forgent pas des mots, mais changent leur valeur et leur fréquence. Et, dans les cas extrêmes, ils sont réquisitionnés par le pouvoir et confisqués par le chef.

Ces mots empoisonnés circulent dans le cadre des idéologies et des visions intuitives (dixit Kant) du monde. L'enjeu de la propagande n'est pas de penser selon les règles de la logique, encore moins de philosopher pour convaincre, mais de rétablir la puissance des paroles et des symboles pour réduire la pensée et convaincre ainsi sans presque utiliser d'argumentation.

*Les figures rhétoriques.* Impossible de faire abstraction, et de ne pas évoquer, l'utilité des effets rhétoriques. Les formes rhétoriques du discours ont été depuis les débuts de la démocratie (V<sup>e</sup> siècle avant JC) les fers de lance de la persuasion.

Inutile de refaire ici l'exposé des caractéristiques de diverses formules oratoires et de style, dont les références sont classiques.

Prenons à titre d'exemple quelques extraits de la pièce de théâtre „Jules César“ où Shakespeare met en scène l'affrontement de Marc Antoine et de Brutus. Ici, la mise en scène fait de la parole un instrument d'une remarquable puissance, capable de soulever la colère des masses et de faire avorter la conspiration de Brutus et de ses complices.

D'abord, un bref rappel du contexte historique: Brutus vient de tuer César. Il discute avec les conspirateurs sur les modalités de la cérémonie funéraire. Il expose sa volonté de monter à la tribune pour expliquer le pourquoi de la mort de César et l'intérêt de laisser Marc Antoine prendre la parole au rite funéraire. Et Marc Antoine tente de s'accommoder, en quelque sorte, de l'habile censure de Brutus, lorsqu'il lui dit: „Vous ne nous blâmez pas, mais direz tout le bien que vous pensez de César, en ajoutant que nous l'avons permis. Autrement vous n'aurez aucune part aux funérailles.“

Le peuple est là, en attente, abasourdi par le meurtre de César, mais sensible aux justifications de Brutus qui conclut en disant: „Voici le corps de César, pleuré par Marc Antoine. Lequel, bien qu'il n'ait pas eu part à cette mort, en recevra le bénéfice: une place dans la communauté comme chacun de vous, n'est-ce pas ? Et j'ajouterai en partant, ceci encore: qu'ayant tué mon meilleur ami pour le bien de Rome, je tournerai la même dague contre moi, quand il plaira à mon pays de réclamer ma mort.“

Marc Antoine s'approche de la tribune. Un silence accompagne son passage. Son discours est attendu. Un discours qui, dans son for intérieur, a pour but de provoquer la révolte du peuple contre Brutus et ses complices. Or, cette prise de parole ne doit en aucune manière défier ouvertement les normes formellement imposées par Brutus. C'est par l'utilisation de divers moyens rhétoriques, notamment les figures, que Marc Antoine accomplit la prouesse de déclencher la colère du peuple et par ce moyen la mort de Brutus et de ses doublures.

Le discours commence par une allégorie: „Romains, mes amis, mes concitoyens, écoutez-moi, je viens enterrer César, non le juger. Le mal que les hommes ont fait vit après eux, le bien, souvent, s'ensevelit avec leurs os: qu'il en soit ainsi de César.“

Puis, l'ironie lui permet de prendre distance et de développer une stratégie de persuasion: „Ici, avec la permission de Brutus et des autres (car Brutus est un homme honorable, ils le sont tous, d'ailleurs, tous honorables), je viens parler sur la dépouille de César...“ Avec cette formule à plusieurs reprises répétée („Brutus est un homme honorable“) Marc Antoine réussit à faire entendre au public l'inverse de ce qu'il énonce. Et, par la prétérition surtout, qui permet de parler de ce que l'on prétend ne pas dire, il tente ainsi de susciter curiosité et connivence de la part de l'auditoire: „Pourtant, voici un parchemin (dans la pièce, il le montre au public, il s'agit encore d'un geste dont l'éloquence est manifeste) avec le sceau de César.“

C'est son testament, je l'ai trouvé dans son bureau. Ah! Si le peuple en prenait connaissance... (excusez-moi, je ne vais pas le lire)...“ Après une pause, il poursuit: „[ ... ] Patience, mes amis, je ne dois pas le lire. Il n'est pas bon que vous sachiez combien il vous aimait... Mieux vaut que vous ne sachiez pas que vous êtes ses héritiers, car si vous le saviez qu'advierait-il ?“

L'orateur se tait. Un grand silence. Il jette un regard évaluateur en direction du peuple, tout en montrant le „testament“ de César. Car il a laissé entendre qu'il a d'autres révélations à faire. La foule demande la lecture du testament. La plèbe s'agite. Et Marc Antoine, pour mieux marquer le passage entre le suggéré et le montré, reprend la parole: „Soyez patients. Attendez un peu. Je me suis laissé entraîner à vous parler de cela et je crains d'avoir fait du tort à ces hommes honorables dont la dague a percé César.“

Le peuple veut savoir. Il réclame la lecture du testament. Marc Antoine hésite, et questionne, pour mieux impliquer l'auditoire: „Ainsi vous m'obligez à le lire?“. Et, demandant l'autorisation au peuple, érigé de ce fait en puissance supérieure à la puissance de ceux qui l'autorisèrent à parler, Marc Antoine interroge: „Puis je descendre ?“ L'interrogation rhétorique suit le geste. Descendu, il demande que tous entourent le corps de César. Il montre les endroits où la dague perça César. Et chaque endroit est montré du doigt avec une cadence qui accompagne la voix.

La parole coule, fluide. L'orateur garde une posture respectueuse. Puis il reprend la parole avec un nouveau jeu de prétéritives, d'ironie, de métaphores, de répétitions et d'interrogations rhétoriques. L'émotion monte crescendo.

„Chers amis, bons amis, je ne veux pas déchaîner un tel fleuve de révolte.“

„Ceux qui ont fait cela sont honorables.“ (L'ironie est pesante.)

„Savez vous ce que vous allez faire, mes amis?“ (L'interrogation amorce le moment de vérité.)

„Savez-vous pourquoi César a mérité votre amour? Non, hélas. Il faut donc que je vous le dise.“

„Vous avez oublié le testament.“

Le peuple est suspendu à ses lèvres, en haleine, et demande à connaître son contenu.

Marc Antoine fera la lecture du testament de manière solennelle, jusqu'au point d'entraîner l'indignation, puis la colère du peuple, qui, dès lors, marchera sur la maison de Brutus. La suite est longuement racontée par l'histoire des *ides* de mars.

Shakespeare fait de ce drame politique un paradigme de la puissance de la parole. Il renforce par la mise en scène théâtrale le mythe d'un soulèvement „spontané“ – fort pertinent pour nos propos – de la plèbe romaine et l'aura de l'orateur, Marc Antoine, comme catalyseur d'un événement. Mais à nos yeux (analyse discursive oblige) rien n'est plus révélateur que le rôle joué par les nombreuses figures rhétoriques. Elles sont là, non seulement pour embellir la trame discursive, mais pour lui donner de la consistance et de la pertinence émotionnelle. Par ailleurs, on peut s'apercevoir que le style persuasif de ce discours repose sur

l'intensité des modélisations, massivement utilisées par l'orateur dans la mise en scène de ses paroles, et la quantité des formules rhétoriques. De plus, les indices langagiers d'action (verbes statifs, déclaratifs et factifs) sont distribués avec un étonnant équilibre.

Bien entendu, ce n'est pas ici le moment de reprendre l'ensemble des indices socio-langagiers et les outils mis en chantier par R. Ghiglione et ses collaborateurs (1986, 1989, 1991) pour saisir les univers discursifs, les mécanismes et les noyaux générateurs de références sous la forme propositionnelle.

*L'emprise idéologique.* Si la puissance du discours populiste réside dans ses formes rhétoriques, personne ne doute que sa véhémence se tapit au fond de ses racines idéologiques. La solidité des *corpus* du discours populiste est à toute épreuve (ou presque). Il y a, dedans, à doses inégales et saugrenues: la croyance naïve et fruste des innocents qui souffrent, la dogmatique des idéologues primaires, mais parfois très fins et sophistiqués, et les talents catalyseurs des personnages romanesques et charismatiques qui se transforment en guides des égarés. Ce cocktail „Molotov“ imaginaire reste toujours volcanique. Toujours est-il que son éclatement rappelle une virulence tellurique devant laquelle toute tentative d'indifférence relève de l'inconscience ou de la pure lâcheté intellectuelle et physique.

L'idéologie populiste est donc une attitude d'interpellation qui demande à tous de se positionner pour ou contre: une situation (*statu quo*), un pouvoir injuste (l'élite en place) et un fait incontournable (une crise profonde de société) autant qu'un idéal ancestral (la volonté du peuple), ce qui demande d'abandonner les présupposés réductionnistes et les clivages habituels.

Le discours populiste ne pense pas que la société soit divisée de manière antagoniste, mais qu'elle est confrontée à des inserts concurrents qu'il faut dépasser dans un élan de la volonté générale. Ainsi, *a contrario* de ceux qui pensent que les classes sont surdéterminées par les relations de production, le discours populiste reconnaît (Laclau) que „le caractère de classe d'une idéologie lui est donné par sa forme et non par son contenu“.

En conséquence, le populiste exprime une forme discursive qui tente d'articuler les interpellations qui lui ont donné une raison d'être initiale, dans un temps et un espace politique identifiable, au sein d'une culture et d'une histoire, dont l'héritage appartient au peuple et se trouve au fond de sa mémoire nationale.

Le traitement de l'articulation se fait donc sur la base des individus unis par les liens nationaux. C'est précisément cet arrière-fond de significations partagées qui lui permet de vouloir dépasser les antagonismes et les clivages politiques traditionnels. Pour davantage comprendre la dynamique du discours populiste, il faut toujours rappeler qu'il s'agit d'un mouvement au cœur d'une situation de crise. Encore plus: lorsqu'un groupement important de la société (voire d'une classe sociale) est en train de se défaire pour devenir une autre chose encore indéfinie, alors une nouvelle articulation s'impose, soit sous la forme de l'identité perdue, soit sous la forme d'une opposition à ce qui la produit et à ce qui est ressenti

comme une menace vitale. Car il y a rupture avec les éléments qui permettaient un équilibre hégémonique exprimé par ceux qui sont en charge du pouvoir. D'où le besoin d'une re-articulation de contenus contradictoires qui menacent de tomber dans la démesure. La notion grecque d'*hybris* exprime parfaitement cet état d'âme d'un peuple.

Ultime considération sur l'idéologie populiste: ce qui est vraiment populiste ne réside pas dans le mouvement en soi ni dans la forme du discours, mais surtout dans l'articulation des résidus de la culture historique et de la mémoire émotionnelle d'un peuple. C'est justement là que le discours populiste trouve l'inspiration et la ferveur mimétique. En effet, il n'y a pas une subjectivité interne productrice de sens, mais plutôt une subjectivité en dehors du discours. Ici, le sujet individuel n'est pas la source autonome du monde, mais la conséquence des interactions interpersonnelles et des mutations culturelles, dont le sujet collectif est l'aboutissement.

En somme: le discours populiste reste, dans la forme, probablement, le modèle le plus proche de l'ancienne rhétorique et sûrement le plus proche des résidus des discours politiques. Rien d'étonnant qu'il émerge de manière récurrente dans des périodes de grands troubles de société. L'idéologie nourrit l'idéologie donc. Certes, une règle s'impose: tout discours idéologique prend racine dans son contexte socioculturel et politique. Rien n'est plus vrai dans le cas du discours populiste. Ce sont les conditions du moment qui déterminent sa présence et ses intonations, ses contenus et ses formes, la personnalisation du processus et l'incarnation des propos dans un ou plusieurs hommes devenus des personnages d'une pièce de théâtre qui oscille entre le vaudeville et le drame historique. D'où la nécessité, pour comprendre la signification de ces discours, d'explorer les époques avec attention et de dégager des indices, dont la pertinence ne se place pas par rapport à la minutie des règles linguistiques, mais en relation avec la dialectique des situations et les états d'âme des peuples.

Voilà pourquoi, avant de tenter de proposer une grille d'indices et quelques paramètres qualitatifs, il semble utile de présenter – brièvement – un portrait *in situ* des hommes politiques perçus comme étant des représentants actuels du courant néo-populiste dans le monde.

#### **4. Illustrations des discours populistes contemporains**

Le moment est venu d'illustrer et de décrire, brièvement, la synergie existant entre l'homme politique populiste, le contexte socio-historique et le discours. Voici trois hommes-discours, dont l'image véhiculée par les médias est devenue synonyme de néo-populisme, bien qu'il s'agisse de situations et de cultures fortement dissemblables. En premier, le leader du Front national en France, J.-M.

Le Pen. En second, A. Loukachenko, actuel président de la Biélorussie, et, enfin, Hugo Chavez, le président du Venezuela.

### **Première illustration: le discours de J.-M. Le Pen**

Trop d'encre a coulé sur la signification du „lepénisme“ et la personnalité du président du F. N. pour en reprendre ici l'historique. Or, sa présence au deuxième tour de l'élection présidentielle française en 2002, l'a placé, encore une fois, en première ligne de la montée du néo-populisme à l'échelle mondiale.

Si J.-M. Le Pen est un leader charismatique, il incarne une mouvance et une légende plus proche d'un post-fascisme que d'un populisme classique. C'est dans ses discours qu'il dit tenir sa légitimité (mythique) du „peuple“. Il affirme être issu du peuple, d'où une double argumentation: sa légitimité, et sa posture de porte-parole, dont l'objectif serait de „rendre la parole au peuple“ et, en passant, de la monopoliser, comme l'écrit Taguieff (1984), à son insu. Le Pen considère le peuple à la fois comme *ethnos* (référence à la nation ethnique) et comme *demos* (appel à ceux d'en bas).

Le néo-populisme de type lepéniste est à la fois protestataire (les „petits“ contre les „gros“) et identitaire (ethno-nationale) selon la taxonomie de P.A. Taguieff. De fait, la composante identitaire y paraît dominante sur le plan idéologique jusqu'à frôler les arguments utilisés jadis par le national-socialisme (Dorna, 1998). Certes, le lepénisme est un mélange de bonapartisme et de césarisme à caractère xénophobe, voire raciste, de démocratisme antique (éloge du référendum d'initiative populaire) et de „nationalisme“ en vue d'un rassemblement inter-classiste. Et, de plus, il représente une version paradigmatique du leadership charismatique „télégénique“.

Par son contenu, le discours lepéniste construit un „bouc émissaire“ autour de la figure négative de l'immigré et l'explicite avec la demande euphémiste d'un „retour au pays“ de groupes ethnoculturels désignés comme „inassimilables“. C'est là que la xénophobie lepéniste est avant tout un compromis idéologique entre le vieux racisme évolutionniste du colonialisme à la française et le néo-racisme culturel différentialiste contemporain.

Le long itinéraire politique de J.-M. Le Pen est jalonné de prises de position qui, dès les origines, sont fortement teintées de néo-fascisme où se mêlent l'anti-parlementarisme, la xénophobie et le nationalisme extrême. C'est à partir de la création du Front national (1972), où se fédèrent sous sa houlette diverses tendances de la droite nationaliste, des chrétiens fondamentalistes et des royalistes nationalistes. Le socle idéologique de Le Pen se structure sur quelques valeurs essentielles, notamment à propos du peuple, de la race et de la nation, autant que sur certaines convictions économiques dont la validité d'un capitalisme „populaire“ et l'étonnante équation „propriété-responsabilité-enracinement“.

Tout en gardant ce fond allégorique, la thématique de contestation du F.N. et de son leader se déplace également vers des sujets moins théoriques et beaucoup plus sociopolitiques: le chômage, la sécurité et l'immigration. Les mots d'ordre deviendront: la „préférence nationale“ et la „France aux français“.

Le Pen incarne personnellement toute l'ambiguïté de son parti et d'une époque. Ainsi, l'univers de ses discours est toujours en train d'actualiser de manière récurrente, à la fois ses fondements doctrinaires et ses hantises thématiques. C'est l'„identité nationale“ qui constitue le principal noyau référentiel dans ses interventions. La France, les Français, le pays et ses oppositions sémantiques telles que l'Europe, l'étranger, les contrées exotiques, voire barbares. Ses paroles à ce sujet sont tranchantes: „Ce sera la vie ou la mort de la France“; „Je n'entends personne parler des Français“; „Beaucoup de gens méprisent les droits de la majorité des Français dans leur pays“.

Les immigrés sont la cible préférée des outrances langagières du leader du F. N., parfois avec quelques précautions oratoires du style „(il faut prendre) des mesures sur l'immigration... humaines, mais fermes“. Il lance ironiquement la formule: „Un million de chômeurs, c'est un million d'étrangers de trop“. Une autre perle de collection: „La marée de l'immigration va nous submerger après nous avoir ruinés“. Et les autres étrangers sont également connotés négativement, y compris lorsqu'il s'agit de définir les contours de l'Europe: „une Europe fédérale sera dominée par l'Allemagne“.

La poussée du F.N. se poursuit depuis plus de 30 ans de manière constante, avec de faibles bas et d'étonnants hauts, jusqu'au point de créer la grande surprise le soir du 21 avril 2002 en devançant le candidat de la „gauche plurielle“ (L. Jospin) et en plaçant J.-M. Le Pen en deuxième position à une courte distance de J. Chirac.

Incontestablement, l'extrême-droite française, avec presque 20% des voix, réalisait un score historique avec une campagne où Le Pen a revêtu les habits d'un „grand-père“ assagi et arrangeant. La stupeur saisit la droite et la gauche. Les états-majors restent médusés et sans voix. J.-M. Le Pen se montre prudent et, en s'adressant à ses partisans et au-delà, produit une onde de choc qui est loin de s'être dissipée.

Le même soir, Le Pen fait une déclaration méditée. La forme est maîtrisée et le contenu s'ajuste à la situation. Chaque mot, chaque noyau générateur de référence est là, bien placé, le propos est court, mais cible tout le monde, la parole s'ouvre à tous, le message est d'une énorme charge émotionnelle. Et, processus électoral oblige, l'emphase doctrinale cède la place aux allégories symboliques, dont l'art oratoire a le secret.

Le candidat parle au pays, avec des accents de rassembleur de la nation, s'adressant aux „petits“, aux „sans grade“, aux „exclus“, afin de leur livrer une parole d'espoir: „N'ayez pas peur de rêver, rentrez dans l'espérance. (...) Ne vous laissez pas enfermer dans les vieilles divisions de la droite et de la gauche.“

Cet appel au peuple semble n'exclure personne ou presque: „J'appelle les Françaises et les Français, quelles que soient leur race, leur religion ou leur condition sociale, à se rallier à cette chance historique de redressement national.“

Homme du peuple, Le Pen se veut du côté des souffrants, „parce que j'ai connu le froid, la faim, la pauvreté“. Patriote, il se place en sauveur: „Je veux reconstruire la cohérence de notre grand peuple français, l'unité de la République, l'indépendance de la France, notre patrie.“ Et en libérateur: „Rétablir la sécurité sur l'ensemble du territoire national et libérer nos compatriotes du fiscalisme et de la bureaucratie.“

Avec, pour finir, une auto-proclamation: „Je suis un homme libre, un patriote qui n'a qu'une ambition: la France et les Français.“ Mais, toute l'ambiguïté et la force du néo-populisme de J.-M. Le Pen se résume ce soir-là dans une formule rhétorique forte: „Je suis socialement à gauche, économiquement à droite, et plus que jamais nationalement de France.“ C'est là qu'il masque habilement le fond de sa pensée en liant des mots contradictoires, afin de ne laisser apparaître que la volonté d'un élargissement de sa base politique par delà ses propres frontières doctrinales. La logique persuasive mise en œuvre se pose dans un élan de dépassement qui se fait avec l'aide de la subtile intromission de l'adverbe „nationalement“ qui s'installe sans ambages (entre le social et l'économique) dans la référence matricielle absolue: „de France“.

Cet oxymore est une reconstruction de sens qui s'inscrit dans une trajectoire discursive dans laquelle le ton assuré des paroles se cimente avec une remarquable capacité à amalgamer les faits et les idées, afin de leur donner la force émotionnelle nécessaire à la dramatisation du moment.

Maître de paroles, Le Pen est un des rares hommes politiques actuels à savoir utiliser la culture de l'art oratoire sous la forme ancienne des tribuns du peuple, avec ses références littéraires et ses figures de style (les calembours sont à l'honneur), qui donnent élégance et éloquence au discours. Ce qui fait de lui un véritable paradigme du discours néo-populiste contemporain et un redoutable chef de meute.

### **Deuxième illustration: Le discours d'A. Loukachenko**

L'ascension politique d'Alexandre Loukachenko, en Biélorussie, est celle d'un bolide, dont le caractère charismatique et médiatique correspond parfaitement au modèle du néo-populisme contemporain. Il s'agit d'un populisme autoritaire (Goujon, 2001; Gribova, 2002), dont les caractéristiques mettent en lumière les mécanismes populistes de pouvoir: les traits charismatiques d'un leader issu du peuple, la soumission intériorisée des masses et les formes rhétoriques du discours et de ses comportements politiques.

Sa biographie officielle le représente comme le chef d'une nouvelle génération d'hommes politiques de la période post-soviétique. Il n'appartient à aucun parti



politique ni à ce qu'on a appelé la nomenklatura communiste. Il n'a jamais occupé de poste à un haut niveau de pouvoir hiérarchique. Homme politique autodidacte autoproclamé, sa carrière politique commence véritablement en 1989 (année de la chute du mur de Berlin) et, en 1990, est élu député du Soviet suprême de Biélorussie, puis nommé président de la commission parlementaire de lutte contre la corruption en 1993. Il utilise ce poste avec habileté comme tribune politique pour mettre en accusation les dirigeants de l'époque. Son audace, la fermeté de ses actes et de ses propos, inspirent un sentiment d'ordre et de discipline, et visent à lui donner une autorité gouvernementale.

Il est réélu président en septembre 2001, avec 75 % des voix. Ce score semblerait une preuve de l'efficacité de son régime et de sa capacité à assurer une stabilité sans contestation. Pourtant, ses adversaires parlent de violence d'Etat, laquelle se manifeste à travers la censure, la répression policière contre les protestataires, l'arrestation d'opposants et les disparitions d'hommes politiques, l'usage de la cooptation des cadres politiques, etc.

Loukachenko cultive l'image d'un homme courageux et souligne en permanence les bases populaires de son combat politique. Ainsi, devant les rumeurs divulguées par l'opposition d'un possible renversement de son pouvoir, inspirées par la victoire de Vojislav Kostunica en Serbie à l'automne 2000, il déclare sur un ton dramatique: „Je ne resterai pas enfermé dans un bunker comme Milosevic. Je n'ai peur de personne. Je n'ai rien volé à mon peuple. Je vais me défendre (*zachichatsia*). [...] Je voudrais que tout le monde sache: je ne vais pas seulement me défendre mais aussi défendre mon peuple et mon État jusqu'à la dernière minute de mon existence.“

Certains des ses opposants parlent d'un sultanisme à la manière dont Weber a défini le concept. Il s'agit d'une personnalisation de l'activité politique et de l'arbitraire des relations interpersonnelles qu'il entretient avec les membres de l'administration, en l'absence de règles institutionnelles s'appliquant de manière équitable à l'ensemble des élites politiques. Les décisions politiques importantes et la carrière des ministres dépendent, en effet, du libre arbitre de Loukachenko dont les sources de légitimation sont sa (soi-disant) connaissance des intérêts du peuple. Certes, la notion d'arbitraire introduite par Weber ne signifie pas que l'ensemble de l'activité politique soit contrôlée par le leader charismatique, mais, qu'en toutes circonstances, il peut intervenir sur l'organisation et son action en modifiant personnellement les règles du jeu ou le statut de certains acteurs politiques. Le gouvernement est géré dans ce cas comme un domaine quasi privé pour exécuter les priorités définies par le chef de l'État.

La personnalisation du pouvoir et de l'activité politique renforce le caractère populiste du régime et sa légitimité charismatique. La stratégie présidentielle de mise en cause individuelle des ministres, qui servent de boucs émissaires devant la dégradation des conditions de vie, rappelle celle utilisée durant la période soviétique.

Enfin, il faudrait revenir, dans le cas de Loukachenko, sur l'appréciation d'un populisme autoritaire, qui est évoqué par certains politologues (Blum, 2001). Il y a là, certainement, quelque chose de plus. C'est, probablement, l'influence de la vision totalitaire de l'héritage stalinien. Car le populisme biélorusse n'apparaît pas comme un modèle politique d'exception dans l'espace post-soviétique.

Le charisme de Loukachenko s'inscrit dans un double registre: le caractère populaire de ses discours et de ses comportements, à travers lesquels il présente des mots d'ordre qui le placent politiquement par delà les clivages partisans, tout en restant toujours proche du peuple, aimant le sport, la lecture, les enfants et surtout la patrie. Et l'importance de sa fonction présidentielle et son rôle de „père du peuple“, grâce auxquels se situe par-dessus tout le monde.

C'est dans ce contexte et sur cette lancée que Loukachenko a édifié une image qui présente plusieurs facettes (Gribova, 2002): l'homme de terrain simple et travailleur, sincère et honnête, fort et courageux, pragmatique et proche du peuple.

Loukachenko souligne souvent (surtout au début de sa présidence) les conditions de vie modestes de sa famille et son désintéressement. Les biographes du président précisent qu'A. Loukachenko consacre à son travail pratiquement toutes ses journées. C'est dans sa lutte anti-corruption que Loukachenko affirme son statut d'homme politique incorruptible et désintéressé. Sa sincérité s'exprime à l'aide d'un de ses gestes préférés: la main sur la poitrine. Figure gestuelle d'autant plus forte qu'il possède un physique imposant et sportif: football, tennis, hockey sur glace. Voilà comment sa robustesse est censée compléter sa fermeté d'esprit: Loukachenko s'est présenté comme un homme à poigne. A la tribune, tout est mis en jeu pour appuyer son éloquence: son regard vif et sévère, ses gestes (il lui arrive souvent de saisir le pupitre à deux mains ou de taper du poing), le ton de sa voix (il parle fort, et utilise souvent l'hyperbole), afin de donner l'impression de l'action, du dynamisme.

Loukachenko se déplace souvent. La télévision nationale le montre régulièrement en train d'émietter la terre entre ses mains ou de la sentir, comme un véritable expert agricole, de visiter des marchés, des magasins où on le voit entouré par des ménagères qui se plaignent des prix ou du manque de certains produits. Là, il donne l'impression de maîtriser la situation.

Le dynamisme extraordinaire qui entoure Loukachenko a quelque chose de magique et lui confère une aura d'homme providentiel. A quelques nuances près, certains observateurs comparent son image à celle d'un tsar ou d'un empereur byzantin, si fréquente dans l'iconographie des pays de l'Est sous domination. Rien d'étonnant donc que la majorité de la population qualifie Loukachenko de *Bat'ka* (père) de la nation biélorusse.

La place occupée par le peuple dans le discours du président Loukachenko tend à souligner le caractère populaire du régime et son dévouement au pays: lors de sa campagne de 2001, il déclare: „Ma première expérience en tant que président est devant vous. Je n'en ai pas honte. Aujourd'hui, je peux sincèrement vous regarder

dans les yeux. Je n'ai jamais eu et n'aurai jamais d'autres intérêts que ceux de l'État et de ses citoyens."

Plus loin, nous retrouverons l'importance de ce mécanisme rhétorique dans la production des effets persuasifs, présents également dans d'autres cas de dirigeants néo-populistes contemporains.

### Troisième illustration: le discours d'Hugo Chavez

L'histoire contemporaine du néo-populisme latino-américain a trouvé un nouveau visage. Plus encore: Hugo Chavez est le représentant de la réémergence du césarisme populiste, selon la formule du politologue Kaplan (2001). Les troubles qui agitent la vie politique du Venezuela s'inscrivent dans la trajectoire tumultueuse d'un pays tiraillé entre une richesse ostentatoire, provenant du pétrole, de la grande bourgeoisie et une classe politique corrompue dominant une population pauvre dont la colère est exacerbée par la mal-gouvernance et le dysfonctionnement démocratique, depuis des lustres.

Élu président à une large majorité en 1998, Hugo Chavez est réélu en 2000 avec un pourcentage plus grand encore, après avoir imposé un polémique changement de Constitution qui tourne à l'épreuve de force avec ses opposants.

L'homme et sa politique – *nolens volens* – se trouvent dans l'œil du cyclone d'une „révolution démocratique“. Un bras de fer s'est établi entre les partisans du président et ses opposants: élites économiques, partis politiques traditionnels et une classe moyenne effrayée. Le climat de discorde qui agite le pays met face à face la rue populaire d'un côté et les médias de l'autre. C'est justement grâce à la rue que Hugo Chavez désamorçe une tentative de coup d'Etat. Et c'est au nom d'un projet social et patriotique qu'il rejette fermement les accusations de vouloir s'ériger comme dictateur en puissance pour diriger les affaires du pays et se maintenir au pouvoir.

Devant la menace du gouvernement des Etats-Unis qui lui demande de convoquer des élections anticipées, Hugo Chavez répond avec assurance et ironie: „Les élections anticipées ne sont pas prévues par la Constitution. Je ne peux pas croire que les Etats-Unis disent au monde que le Venezuela doit violer sa Constitution.“

1992. Le 4 février. Une tentative avortée de coup d'Etat militaire contre le gouvernement (social-démocrate) de Carlos Andrés Perez. A la tête d'une poignée de jeunes soldats, une figure de type nouveau frappe à la porte de l'histoire de son pays: lieutenant-colonel de l'armée vénézuélienne, Hugo Chavez, jusqu'alors inconnu du monde politique, débute une irrésistible ascension vers le pouvoir. Malgré son échec, l'ex-putschiste, détenu et mis en prison, se transforme du jour au lendemain, à la surprise générale, en personnage populaire, grâce à sa gaillardise pleine d'assurance et à ses paroles patriotiques, lancées lors d'une déclaration publique qui préfigure une nouvelle référence. En quelques heures, à la stupeur des

autorités, Hugo Chavez dépose les armes, à condition qu'on lui permette de s'adresser au peuple. C'est ainsi que, devant les caméras de télévision, les Vénézuéliens voient un homme jeune en uniforme de parachutiste avec son béret rouge et une réelle puissance persuasive. Sa harangue télévisuelle est une victoire symbolique. Avec clarté et énergie, il assume toute la responsabilité et demande la liberté pour ses hommes au nom de leur motivation: ré-habiller la doctrine de Simon Bolivar. Une vague spontanée de sympathie l'entoure immédiatement et des jeunes de Caracas avec des T-shirts à son image défilent pour célébrer ses paroles. En même temps, les hommes politiques sont tétanisés, et la population reste sous le charme de Chavez et les effets de la surprise.

L'irruption musclée de Chavez resta une bombe à retardement qui mettra par terre l'équilibre de quarante ans d'une politique de *statu quo* et de jeu d'alternance instaurée par les deux grandes formations (le parti Action démocratique et le parti Coppei) et portée tour à tour par trois personnalités fortes: Romulo Betancourt, Rafael Caldera et Carlos Andres Perez.

*Retour à 1989.* L'aventure de Chavez ne se produit pas *ex nihilo*, mais au milieu d'une crise économique profonde provoquée par les ajustements exigés par le FMI et acceptés par le gouvernement de C. A. Perez, figure importante de l'Internationale socialiste à l'époque.

Un événement marque durement le peuple vénézuélien et aussi le lieutenant-colonel Chavez, nous raconte Garcia Marquez. Ce sont les émeutes du 27 février: le „caracazo“. C'est un traumatisme national. Car, à quelques jours seulement de l'élection, à une large majorité, de C. A. Perez à la présidence de la République, se produit une sorte d'insurrection populaire qui pendant 72 h ravage Caracas. Phénomène de foule: des milliers des miséreux des bidonvilles qui entourent la ville, révoltés par l'augmentation du prix des transports, sont descendus en colère. La télévision montre des images de destruction de commerces, des personnes barricadées chez elles, des scènes de pillage, des bandes armées et la terrible répression militaire. La stupéfaction est générale: panique, incompréhension et perplexité. Du jamais vu dans un pays où la violence sortait rarement des canaux institutionnels.

Chavez se souvient: „On envoie les soldats dans la rue, paniqués, avec des fusils et cinq cents cartouches. Et ils tirent sur tout ce qui bouge. Ils arrosent de balles les rues, les bidonvilles, les quartiers populaires. Ce fut un désastre. Des milliers de morts...“

Si personne ne l'avait vu venir, le „caracazo“ se révèle un signe dont l'explication donnée par les politiques ne désigne pas les véritables causes. Pire encore: le nouveau gouvernement ne tire pas la leçon de l'effet de ses réactions. En bref, l'incendie est éteint mais, symboliquement, le feu est resté sous les décombres et le pays est pris par la honte, la colère et la peur. C'est le large sentiment du peuple, partagé aussi par Hugo Chavez et un certain nombre de cadres moyens de

l'armée. A partir de ce moment-là, ils ont commencé à préparer un coup d'Etat, à affirmer davantage leur credo bolivarien et leur mépris pour les élites en place.

Un bref retour à 1961. Face aux difficultés pour instaurer un gouvernement stable après la chute du dictateur (militaire) Perez Jiménez en 1958, les groupes politiques accordent un traité de paix civile. C'est le „pacto de Punto Fijo“, lequel scelle l'entente entre les divers groupes politiques, dont les deux forces majoritaires, le parti Accion democratica (tendance social-démocrate) et le Coppei (tendance sociale-chrétienne).

Les appareils politiques réussiront – bon gré, mal gré – à jeter les bases d'un Etat de droit, malgré l'émergence des mouvements de contestation et la „guerrilla“ d'inspiration castriste. Or, la modernisation économique du pays, grâce au développement de l'industrie du pétrole, révèle sa face obscure dans l'instauration d'une oligarchie politico-économique profondément corrompue.

*1994. Interlude.* Rafael Caldera est élu président. L'amnistie de Hugo Chavez ne se fait pas attendre, sous la pression de l'opinion publique. Après deux ans de prison, l'ex-putschiste a gagné les faveurs du petit peuple, s'est transformé en leader des „dégoûtés“ du système et son image est reconnue positive par l'opinion publique. C'est le commencement de sa „carrière“ politique, dont les atouts sont nombreux: courage, charisme, et un talent d'orateur providentiel. Sans oublier une formation solide en sciences politiques à la prestigieuse Université Simon Bolivar.

Il organise le „mouvement Ve République“ avec ses anciens camarades d'armes et, rapidement, se lance dans la construction d'un Pôle patriotique, qui regroupe plus d'une vingtaine de petites organisations de diverses tendances (de gauche et nationalistes), mais toutes unies, dans le cadre de la doctrine bolivarienne latino-américaniste, par le refus du système et des pratiques des partis politiques traditionnels. Chavez incarne non seulement ces tendances, mais se déclare un ferme opposant au néo-libéralisme. Dans son programme figure en première ligne la proposition d'une nouvelle Constitution, à la place de celle de 1961 issue des accords de „Punto Fijo“, avec des réformes bien précises: plus grande participation citoyenne, décentralisation, réorganisation des pouvoirs exécutif et judiciaire.

*L'année 1998.* Les débuts flamboyants. Une campagne présidentielle vertigineuse où l'enthousiasme populaire déborde et où Chavez montre toutes ses qualités d'orateur de masse autant que ses exubérances. A la tête du Pôle patriotique, Chavez remporte une victoire importante aux élections législatives (le 8 novembre) et gagne largement celles de la présidentielle (le 4 décembre) avec 56,5 % des voix.

*La période 1999-2001.* Les batailles pour la nouvelle Constitution font rage. En février, le jour de son entrée en fonction, Chavez refuse de jurer fidélité à la Constitution en vigueur, afin de manifester sa volonté d'avancer rapidement vers la nouvelle. En mars, il demande au Congrès les pouvoirs pour appeler à la formation d'une Assemblée nationale constituante (ANC). La tension monte quand la Cour de justice émet des réserves à propos du projet. Il s'ensuit un débat de procédure qui aboutit à un référendum. La proposition de Chavez est favorablement votée à 87,9 %.

En juillet 1999 ont lieu les élections à l'ANC. La victoire des partisans de Chavez est déferlante, malgré un grand taux d'abstention. Mais l'opposition reprend vite une campagne de presse contre le contenu des propositions constitutionnelles du gouvernement. Le débat sur les 350 articles de la nouvelle Constitution se prolongent et donnent lieu à de vifs échanges entre l'opposition et le gouvernement.

La nouvelle Constitution entre en vigueur le 29 décembre; l'ANC décide la dissolution du Parlement et prend plusieurs autres mesures qui soulèvent les protestations de l'opposition et donnent l'impression d'une sorte d'omniprésence des partisans de Chavez.

Une nouvelle élection présidentielle est convoquée pour le mois de mai 2000. Chavez est candidat: sa nouvelle campagne électorale lui permet de fustiger l'„oligarchie rance“ et les „apatrides négatifs“ qui s'opposent à la „révolution pacifique“ bolivarienne qu'il veut dans le cadre d'une „démocratie sociale d'économie de marché“. Car le candidat ne mâche pas ses mots pour rappeler que le modèle mis en place depuis quarante ans n'avait plus aucune légitimité: „Nous n'avons pas d'autre possibilité que de le transformer complètement.“

L'opposition s'organise: patronat et syndicats appellent à une grève générale. Les USA menacent avec maladresse. Et, du fond des quartiers chics, se lève un concert de casseroles. Les classes moyennes manifestent leur hostilité au gouvernement. De l'autre côté, les „chavistes“ aussi s'organisent pour faire connaître leur appui populaire à la politique de leur leader. Néanmoins, certains des anciens partisans du président l'abandonnent, un peu lassés des années d'exaltation lyrique. La peur d'un affrontement se fait sentir et certains se préparent à une épreuve de force.

C'est la fin de l'état de grâce.

Les rapports du mouvement populaire avec l'armée sont ambigus. Les militaires de haut rang sont réticents, mais restent dans une position de neutralité. Les soldats et les petits gradés sont beaucoup plus proches et du discours et des mesures prises par le gouvernement. C'est une armée de conscription.

Quant à l'Eglise catholique, sa relation avec la politique de Chavez est oscillante: tantôt proche, tantôt hostile. Evidemment, certaines propositions constitutionnelles concernant l'avortement et le mariage des homosexuels posent problème, mais les tentatives pour améliorer la condition des pauvres sont jugées positives.

En politique étrangère, les relations avec les Etats-Unis sont contradictoires et complexes. Le rapprochement avec Cuba ne peut que gêner le gouvernement américain, autant que le discours anti-impérialiste. Toutefois, le besoin de disposer des réserves pétrolières permet un stand by.

2002. *L'année noire*. Rien ne va plus, mais la contestation et les manifestations bruyantes de l'opposition ne désarment pas l'attitude de Chavez: il reste verbalement agressif, mais pas répressif. Un certain excès de confiance en soi le mène à ne pas croire à une menace sérieuse contre son gouvernement.

La volonté „cavalière“ de Chavez d’imposer une nouvelle équipe dirigeante à la compagnie pétrolière nationale provoque une „rébellion“ des cadres de l’entreprise. La grève dure plus d’un mois. C’est le détonateur pour une offensive tout azimut de ses adversaires.

Le jeudi 11 avril, un énorme rassemblement anti-chaviste tourne à l’émeute, lorsque les manifestants tentent d’investir le palais du gouvernement. C’est l’affrontement. Il y a plusieurs morts. Les images transmises par la télévision (hostile à Chavez) ont un effet puissant sur la population. Des partisans de Chavez arrivent des quartiers populaires. Partout règne une grande confusion.

Des officiers haut gradés font pression sur Chavez pour le contraindre à démissionner. Un climat de coup d’Etat s’installe. A l’aube du vendredi 12, le chef de l’armée de terre annonce l’imminente démission de Chavez. Ce qui est contesté par les proches du président installés dans le palais présidentiel, tandis que de milliers de partisans se massent autour pour défendre la „révolution“.

Dans la journée, un président „intérimaire“ tient une conférence de presse en présence d’officiers de haut niveau, des figures de l’opposition, et de représentants de l’Eglise, des syndicats et des médias. La nouvelle autorité annonce le maintien de Chavez au secret, ainsi que plusieurs mesures pour la restauration de l’ancienne administration.

La chute du régime „bolivarien“ semble scellée.

Or, tout au long du samedi 13, la pression populaire et les fissures à l’intérieur de l’armée entre légalistes et rupturistes font basculer la situation. Chavez, maintenu prisonnier, puis libéré par les troupes, fait une rentrée triomphale et est officiellement rétabli dans ses fonctions de président. Dans une allocution publique, il se déclare sans „haine ni rancune“ et lance un appel à la réconciliation avec une formule qui en dit long sur ses intentions: „Je reviens sans esprit de revanche, disposé à rectifier ce que je dois rectifier.“

Le bilan est mitigé pour le gouvernement et dur pour l’opposition, qui se retrouve sans ses appuis, avec un bilan d’échec.

Depuis l’année 2003, les tensions perdurent. L’opposition est divisée sur les mesures à prendre et sans leader. Une grande partie préfère attendre la prochaine élection présidentielle de 2006, tandis qu’une autre voudrait contraindre le gouvernement à accepter un référendum pour des élections anticipées. La rue a retrouvé le calme, mais la mobilisation politique reste forte, car la crise économique est toujours aiguë. Chavez, de son côté, demeure maître de la situation et son discours semble toujours le même. La visite de F. Castro au Venezuela lui donne encore l’occasion de chauffer à blanc l’opinion publique.

Voilà pour le contexte politique du populisme de Chavez. Résumons maintenant l’homme et son discours.

*L’homme.* L’itinéraire de Hugo Chavez, né sous le signe de Bolivar (1954) et initié au catholicisme et au culte du Libertador par ses parents instituteurs, est jalonné d’une activité touche-à-tout: peintre et musicien à ses heures, sportif

amateur de base-ball, lecteur d'ouvrages d'histoire et de sciences politiques et admirateur de Fidel Castro. Il intègre l'armée presque par hasard ou plutôt par son goût des activités physiques.

C'est un homme qui „pétrit les masses“ avec un art de chef paternaliste bon enfant, mais aussi avec un raisonnement dont la logique n'est pas dépourvue de profondeur. Quelqu'un l'a décrit comme un nostalgique épris de modernité. Une vénération lui est manifestée par le peuple, qui s'identifie à un personnage ordinaire et sans maniérisme qui ressemble à tout le monde. Idole désacralisée, dont l'image de proximité est incontestable.

L'écrivain célèbre Gabriel Garcia Marquez (2000) se dit impressionné par „la puissance que dégageait son corps de granit. Il avait la cordialité spontanée et la grâce créole“. Il ajoute plus loin: „Je découvrais une personnalité qui ne correspondait en rien à l'image de despote que les médias en avaient donnée.“ Mais cette spontanéité se nourrit d'un redoutable calcul comme le montre sa réflexion sur l'histoire, la stratégie et son rappel d'une pensée de Napoléon: „Une seconde d'inspiration tactique décide du sort d'une bataille.“

Un autre écrivain, V. Forrester (1999), déclare: „Il est très précis sur tous les plans. Il part d'une pensée, il ne la lâche pas. Il ne fait vraiment pas homme politique. En fait, il a une sorte de fraîcheur.“

Rien d'étonnant donc que Chavez lui-même se considère comme l'incarnation du peuple, ce qui est plausible dans ce contexte, toutefois, de ce fait, il se pose en détenteur de la légitimité populaire, jugement qui est certainement moins probable. De plus, un trait de personnalité lui est attribué, même par ses adversaires: il croit ce qu'il dit. D'où l'effet imprégné d'authenticité dont il entoure ses actes, sans s'embarrasser d'aucun protocole.

L'homme-discours. Certes, si son image est liée au putsch manqué de 1992, son impact persuasif est dû, bien plus, à la chaleureuse efficacité de sa parole. C'est un fait: Chavez n'est pas qu'un homme de discours, mais véritablement un homme-discours. Sa facilité de parole, sa formidable capacité de narrateur et son style polémique avisé, joints à une mémoire prodigieuse, font de lui un orateur d'une puissance démesurée, dont il use et abuse.

A preuve ses émissions hebdomadaires, le dimanche, à la télévision, „Alo ! Presidente“ où Chavez échange toutes sortes de propos sur l'actualité, rappelle l'histoire et le credo de Bolivar et rend compte au pays, en direct, de l'état de la nation, tout en se soumettant à un dialogue avec les téléspectateurs. Aussi, cette sorte de télé-évangélisme laïc enchante-t-il ses partisans et agace-t-il au plus haut point ses adversaires.

Ces traits presque anecdotiques ne doivent pas masquer le fond: l'essentiel de son discours n'a pas varié depuis vingt ans. Il n'a jamais accepté – jusqu'à présent – de composer avec les élites qu'il rend responsables de l'état de décomposition morale de son pays.



La réflexion finale de G. Garcia Marquez, dans le texte sur sa rencontre avec Chavez (cité auparavant), demeure: „Tandis que je le voyais s'éloigner, entouré de ses gardes militaires décorés, je fus saisi par l'étrange sensation d'avoir voyagé et conversé avec plaisir avec deux hommes distincts. L'un, auquel la chance obstinée offrait la possibilité de sauver son pays. L'autre, un illusionniste, qui pourrait bien rester dans l'histoire comme un nouveau despote .“

## 5. Quelques indices langagiers du discours populiste

Impossible de ne pas insister sur un truisme: les discours dits populistes ne sont les mêmes ni dans leur contenu ni dans leur forme. Il suffit de se référer en illustration aux trois hommes-discours précédemment décrits. Il y a indiscutablement „un air de famille“. Ici et là, quelques éléments (plus ou moins évidents) forment un ensemble d'indices. Il semble donc possible de présenter une grille d'indices langagiers et rhétoriques du discours populiste, après ces longs détours par les antécédents de la crise, les caractéristiques du populisme, les fonctions et les caractéristiques discursives, tout autant que les comportements de quelques leaders.

Diverses études (Dorna, 1995, 2003; Chawadronow & Neveu, 1993; Gribova, 2002) concernant les leaders populistes et charismatiques, montrent, malgré les grandes différences géographiques et culturelles, la présence convergente et récurrente de „marqueurs“ linguistiques, comportementaux et sémantiques. Certes, c'est avec précaution que nous livrons ici une grille de lecture, en sachant qu'en cette matière, probablement plus qu'en toute autre, les caractéristiques personnelles du leader comptent pour beaucoup dans la production discursive. Nous retiendrons donc quelques-uns des indices les plus fréquents. À savoir:

- Langage simple, avec peu de termes techniques, facilement compréhensible par tous. La logique discursive reste pleine de bon sens et de volontarisme. Les arguments utilisés dans les analyses ne sont nullement abstraits. La gestuelle est là (large et chaleureuse) pour accompagner et devancer la parole.
- Forte présence de promesses construites en voix passive, sans actant explicite, mais décrivant avec énergie un élan collectif et une vision d'avenir.
- La bipolarisation du discours est généralement attitudinale (pour ou contre), polémique et tranchante. D'un côté, il y a le nous et de l'autre côté, il y a les autres, ces derniers étant souvent connotés négativement.
- L'éloge du peuple, et l'identification, parfois folklorique, avec ses racines, traverse les discours, afin de donner tout son poids à l'existence et à la défense de l'identité nationale.
- La critique des élites dirigeantes devient un leitmotiv comme corollaire de la lutte contre le *statu quo* imposé par l'establishment, la classe politique et les forces illégitimes qui confisquent le pouvoir du peuple.

- La prise en charge discursive se fait autour d'un „je“ toujours mis en avant, ainsi que d'autres pronoms personnels déclinés sous la forme d'un „avec moi, mon pays, mes compatriotes...“.
- Il y a toujours une opposition „eux-nous“, et un „nous“ englobant le peuple et l'orateur dans un tout dynamique: notre programme, notre patrie, notre avenir, notre voie...
- Les principaux noyaux référents sont: la nation, le peuple, le „nous“, l'élite (connotée négativement), la patrie, notre pays, les puissants, les riches, les petits, le travail, la famille, l'effort national, la souveraineté, les valeurs traditionnelles, la sécurité individuelle et nationale...
- L'utilisation massive des figures rhétoriques, notamment: la répétition, la métaphore, l'allégorie, l'ironie, l'antithèse, la parabole...
- Le lexique, la grammaire et la sémantique sont là pour produire une sorte de musique, dans laquelle l'enchaînement des mots forme une carte de sons qui renvoie à un rythme entraînant et parfois envoûtant.
- L'orateur utilise souvent la troisième personne en parlant de lui-même, afin de mettre en scène son propre personnage et de théâtraliser ses actes.
- Le style est direct, avec un franc-parler qui casse la langue de bois traditionnelle de la classe politique et des fonctionnaires de la technocratie.
- Utilisation massive d'une sémantique à forte charge affective, qui par analogie remplace facilement la démonstration de la logique formelle.
- Référence permanente à l'histoire de la nation, afin de souligner l'appartenance, la proximité et l'enracinement personnel.
- Dramatisation et théâtralisation des enjeux et des choix politiques.
- Gestuelle affirmée et rythmée, où les mots-clefs sont ponctués de manière répétée, et les images métaphoriques suivies de gestes d'accompagnement expressifs.
- Appel à la cohésion nationale autour des symboles et des mots-clefs qui renvoient aux clivages idéologiques anciens.
- Evocation des grands mythes (nationaux) fondateurs et exploitation fort habile des légendes et des images populaires.

Certains analystes pourront observer que tous les discours politiques partagent un fond commun. Or, c'est la situation (ici les crises) et la culture des peuples qui ajouteront ce „je ne sais quoi“ typiquement populiste. L'ensemble des indices évoqués ici de manière non exhaustive fait du discours populiste une problématique à part entière, tant ce moyen politique mobilisateur se nourrit de l'imaginaire populaire, des perceptions d'espoir et d'avenir, et puise dans une réserve culturelle de symboles qui renvoient à l'histoire des peuples. Ni les thèmes ni les contenus ne sont les mêmes partout, leur variété est prodigieuse, mais ces discours ont une forme qui fait passer le souffle en produisant des mots audibles pour tous ceux qui se trouvent dans l'attente et le besoin.

## 6. En quête d'une heuristique psychopolitique du discours

Le discours politique (populiste de surcroît) balance entre le sophisme (langue de bois) et le dogme (fanatisme), dans un contexte idéologique où règne l'ambiguïté. Voilà une raison de fond pour insérer dans son étude une autre heuristique qui échappe – autant que possible – à la fragmentation de la connaissance qui nous hante. Un nouveau rééquilibrage épistémologique nous semble, non seulement souhaitable, mais aussi indispensable. Nous renvoyons le lecteur intéressé par plus d'information à un ouvrage récent (Dorna, 2004).

Nous sommes probablement dans une période de transition entre un paradigme et un autre. Certes, l'ancien est encore trop fort pour permettre au nouveau de rétablir l'équilibre nécessaire. Mais nous sommes,  *nolens volens*, dans une situation où le sentiment d'impasse se propage à trop grande vitesse.

Revenir du micro au macro-social est le point de redémarrage d'une nouvelle heuristique d'analyse du discours politique. Peu importe que la vision d'ensemble reste trop vaste et l'horizon encore incertain, l'important est de ne pas se rendre aveugle en creusant des galeries souterraines sans lumière ni boussole. Il faut échapper à l'emprise des critères techniques, à la formalisation des règles statistiques, et aux approches méthodologiques qui se limitent à l'analyse des situations *hic et nunc* en faisant abstraction des antécédents de la culture, de l'histoire, des sentiments, de la mémoire sociale et des vicissitudes du temps (tempo).

Voilà un cadre pluridisciplinaire et transversal, afin que l'analyse du discours politique puisse trouver de nouvelles perspectives et des outils plus adaptés, concernant, à la fois, les intentions des orateurs, les effets de leurs paroles et les attitudes qui relient le politique à un auditoire (citoyens). Il importe ici de percevoir dans le discours quelque chose de plus que du discours: car la dramatisation ou la théâtralité, dont le but se révèle toujours une tentative de faire agir les autres par des moyens directs ou détournés, correspond à une culture et à une idéologie dont les enjeux sont repérables dans un temps passé, un temps à venir et un temps présent qui oscille entre les deux.

### Bibliographie

- Argentin, G., Ghiglione, R., Dorna, A., 1990, *La gestualité et ses effets dans le discours politique*, Psychologie française, T. 35-2, Paris, p. 153-163.
- Barthes, R., 1977, *Leçon*, Le Seuil, Paris.
- Barbuto, J., 1997, *Taking the charismatic out of the transformation leadership*, vol.12, n° 3, J.S.B.P., p. 689-697.
- Baudrillard, J., 1987, *Cool memories*, Galilée, Paris.
- Bardin, L., 1989, *L'analyse de contenu*, PUF, Paris.
- Bellenger, L., 1992, *L'argumentation*, PUF, Paris.
- Blanchet, A., Ghiglione, R., 1991, *Analyse de contenu et contenu d'analyse*, Dunod, Paris.

- Bourdieu, P., 2000, *Sur la télévision*, Liber, Paris.
- Brechon, P., 1994, *Le discours politique en France*, La documentation française, Paris.
- Breton, Ph., 1996, *L'argumentation dans la communication*, La découverte, Paris.
- Bromberg, M., Dorna, A., Ghiglione, R., 1983, *Les conditions de la persuasion*, Champs éducatifs, n° 4, Paris.
- Cotteret, J.M., 1973, *Gouvernants et gouvernés*, PUF, Paris.
- Chawadronow, O., Neveu, V., 1993, *Etude de mécanismes rhétoriques dans le processus de persuasion du discours politique*, Mémoire de maîtrise, Université de Caen.
- Charaudeau, P., Ghiglione, R., 1997, *La parole confisquée* Dunod, Paris.
- Dorna, A., Ghiglione, R., 1989, *Le discours politique hier et aujourd'hui*, in Ghiglione et alii, *Je vous ai compris*, Colin, Paris.
- Dorna, A., 1995, *Les effets langagiers du discours politique*, in „Hermès“, n° 16.
- Dorna, A., 1998-a, *Les fondements de la psychologie politique*, PUF, Paris.
- Dorna, A., 1998-b, *Leader charismatique*, Desclée de Brouwer, Paris.
- Dorna, A., 1991, *Discurso centrista y estrategias discursivas*, in M. Montero, *La Psicología política latinoamericana*, II, Ed. Eduven, Caracas.
- Dorna, A., 1999, *Le populisme*, PUF, Paris.
- Dorna, A., 2003, *La democracia: un espejismo ?*, Lumen, Mexico.
- Dorna, A., 2004, *De l'âme et de la cité*, L'Harmattan, Paris.
- Erikson, E., 1968, *Adolescence et crise*, Flammarion, Paris.
- Forrester, V., 1999, *Journal*, in „Le Monde“ du 28.10.1999.
- Garcia Marquez, G., 2000, *L'énigme de deux Chavez*, in „Le Monde diplomatique“, Août, Paris.
- Ghiglione, R. et alii, 1986, *L'homme communicant*, Armand Colin, Paris.
- Ghiglione, R. et alii, 1989, *Je vous ai compris, ou l'analyse des discours politiques*, Colin, Paris.
- Ghiglione R., Bromberg, M., 1998, *Discours politique et télévision*, PUF, Paris.
- Gribova, O., 2002, *Les indices du leadership populiste et l'analyse de deux programmes électoraux en Biélorussie*, Mémoire de maîtrise, Université de Caen.
- Grize, J.B., 1971, *Logique de l'argumentation et discours argumentatif*, Travaux du CRS, Université de Neuchâtel.
- Goleman, D., 1995, *Emotional intelligence*, Bantam Books, New York.
- Goujon, A., 2001, *La transition autoritaire: fondements idéologiques et pratiques politiques*, in Goujon, A., Lallemand, J.-C., Symaniec, V. (éds.), *Chroniques sur la Biélorussie contemporaine*, Harmattan, Paris.
- House, R., 1992, *Personality and charismatic leadership*, in „Leadership Quarterly“, 2-3, p. 5255.
- Hagège, C., 1985, *L'homme de paroles*, Fayard, Paris.
- Labbé, D., 1983, *Mitterand. Essai sur le discours*, La pensée sauvage, Paris.
- Marchand, P., 1998, *L'analyse du discours assisté par ordinateur*, Armand Colin, Paris.
- Morris, Ch., 1946, *Sings, language and behavior*, Prentice-Hall, New York.
- Namer, G., 2003, *Le contre-temps démocratique*, L'Harmattan, Paris.
- Perelman, Ch., Olbrechts-Tyteca, L., 1958, *La nouvelle rhétorique. Traité de l'argumentation*, PUF, Paris.
- Reboul A., Moeschler, J., 1998, *Pragmatique du discours*, Le Seuil, Paris.
- Rondeau, A., 1986, *La relation supérieur-subordonné: un modèle diagnostique*, in „Revue québécoise de psychologie“, vol. 7, n° 2, p. 182-202.
- Tajfel, H., 1978, *Differentiation between Social Groups*, Academic Books, London.
- Trognon, A., Larrue J., 1993, *Pragmatique du discours politique*, Armand Colin, Paris.
- Vignaux, G., 1976, *L'argumentation. Essai d'une logique discursive*, Droz, Genève.